

Chorégraphie automate *Continental, un film sans fusil* de Stéphane Lafleur

Stéphane Defoy

Volume 25, numéro 4, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2007). Compte rendu de [Chorégraphie automate / *Continental, un film sans fusil* de Stéphane Lafleur]. *Ciné-Bulles*, 25(4), 24–25.

Chorégraphie automate

STÉPHANE DEFOY

Un homme se réveille seul dans un autobus arrêté en bordure d'une forêt. Attiré par les bruits extérieurs, il sort du véhicule avant de s'enfoncer dans les bois. On ne le reverra plus. D'entrée de jeu, le premier long métrage de Stéphane Lafleur pique la curiosité grâce à cette scène insolite. À cette étonnante disparition se greffent les histoires entrecoupées de quatre personnages empruntant des chemins différents. Lucette attend désespérément le retour de l'homme égaré dans les bois; Marcel éprouve des problèmes financiers et quémande de l'argent à son ex-conjointe; Louis occupe un nouvel emploi qui le tient éloigné de sa fragile relation de couple; Chantal, une réceptionniste de nuit dans un hôtel, cherche une personne avec qui elle pourrait partager sa vie. Les destinées de ces individus sont montrées en parallèle bien qu'il arrive qu'un protagoniste fasse la connaissance d'un autre le temps d'une brève discussion ou d'un service rendu.

Pris dans son ensemble, **Continental, un film sans fusil** compose une mosaïque d'existences s'inscrivant dans une banalité bien contemporaine d'où se dégage une tristesse insoluble. Ces êtres sont à la recherche d'une issue afin d'échapper à un morne quotidien. Lucette, Marcel, Louis et Chantal espèrent trouver cette porte de sortie salutaire à travers leurs tentatives, souvent infructueuses, d'établir des liens avec les autres. Cette frayeur incontrôlable face à la vieillesse et surtout face à la peur de finir ses jours abandonné prend sa forme la plus éloquente par l'entremise du personnage de Marcel. Admirablement in-



Stéphane Lafleur sur le tournage de son premier long métrage
PHOTO : CAROLINE HAYEUR

terprété par un Gilbert Sicotte (**La Vie secrète des gens heureux, Bluff**) raffinant son jeu au fil des ans, ce pitoyable joueur compulsif semble laissé à lui-même, mis au rancart au même titre que les objets qu'il trouve dans les ordures pour les revendre dans son bazar. Son ex-femme devient alors sa seule bouée de sauvetage pour le sortir d'un anonymat complet et tous les prétextes sont bons pour lui parler. Même si celle-ci le repousse à chaque fois, il semble bien que, pour lui, le rejet vaille mieux que l'oubli.

C'est ce vide ambiant autour de ces gens sans histoires que Lafleur met merveilleusement en scène. À travers diverses vignettes, il capte des moments simples de leur existence, des gestes tels que manger du *pop-corn* ou un beigne, vider un placard ou laisser un message sur le répondeur. Ils prennent ainsi des dimensions insoupçonnées d'où émerge un sentiment de désarroi généralisé. Ainsi, le réalisateur s'attarde méticuleusement à montrer les moindres

détails de situations quotidiennes empreintes parfois d'un brin de méchanceté involontaire et souvent teintées d'un humour cynique. S'opposant à l'armada de fictions actuelles qui se vautrent dans la démesure et l'in vraisemblable, **Continental, un film sans fusil** insiste sur l'anodin et en fait ressortir quelques notes d'une belle poésie mélancolique. Cette nostalgie aigre-douce prend sa source dans un passé révolu et les différents objets démodés auxquels demeurent attachés les héros du film témoignent d'une résistance face à une modernité où l'humain n'est plus qu'un simple consommateur. Qu'il s'agisse du répondeur de Chantal enregistrant les messages sur une cassette audio, du vieil orgue de Marcel ou du mobilier de salon de Lucette appartenant à une autre époque, ces articles normalement mis au rancart conservent leurs fonctions même si des modèles plus esthétiques et plus performants ont pris leur place partout ailleurs. Ces êtres déphasés s'assument alors comme de véritables marginaux.

Soucieux d'ancrer son intrigue dans une réalité où tous peuvent s'identifier, le réalisateur accorde également une grande importance aux sons d'ambiance. Par exemple, les bruits des voisins d'un appartement ou d'une chambre d'hôtel sont omniprésents dans les séquences intérieures et suggèrent que, malgré la proximité entre individus, la clandestinité prédomine et qu'ainsi les rapprochements sont difficiles à établir. Par conséquent, les personnages de Lafleur sont confinés dans leurs espaces privés et le lancinant bruit du frigo — très présent lui aussi — ajoute au fardeau de leur



Continental, un film sans fusil – PHOTO : CAROLINE HAYEUR

isolement. Dans d'autres lieux tels qu'un hall d'hôtel, un ascenseur ou un cabinet de dentiste, la « muzak » prend le relais des détails sonores afin de combler le vide ambiant. Enfin, de brèves ritournelles, qui commencent en sourdine lors du début d'une scène, finissent en intermèdes musicaux où défilent des images d'une banlieue anonyme perdue dans la grisaille d'un automne pluvieux. Évidemment, le ton est à la morosité, mais Lafleur réussit le tour de force de faire ressortir de cet univers maussade une touche d'humanité profondément attendrissante. Les situations auxquelles sont confrontés les principaux protagonistes, bêtes blessées à la recherche d'un hypothétique soutien moral, nous renvoient à la fragilité de nos existences. Comme eux, nous sommes aspirés par les mouvements d'une danse en ligne où nous répétons les gestes appropriés, à la manière d'automate

tes, souhaitant oublier les tracas quotidiens le temps d'un continental.

Privilégiant le plan fixe et le cadre large qui s'allonge au-dessus des têtes des comédiens, proposant des images aux teintes brunâtres que font ressortir des éclairages tirant sur le jaune, Stéphane Lafleur s'inspire du travail d'Ulrich Seidl (*Dog Days*, *Models*), tant dans la composition picturale de son travail que dans les thématiques abordées. Comme chez le cinéaste autrichien, il présente des personnages en quête d'amour, constamment emprisonnés dans cette recherche tout en étant confrontés à une indifférence généralisée; les chemins menant au bonheur sont plus que jamais parsemés d'embûches. En revanche, le réalisateur québécois évite les tournures hautement provocatrices de Seidl et préfère l'authenticité d'un regard dépouillé

de tout jugement moral. Œuvre d'un minimalisme rigoureux empreinte d'une forte dose de lucidité, *Continental, un film sans fusil* fait figure d'ovni dans le paysage cinématographique québécois actuel. Il y a fort à parier que ce perspicace chassé-croisé mettant en valeur des héros qui seraient des personnages secondaires dans n'importe quelle autre fiction s'avèrera la plus épatante révélation québécoise de l'année 2007. ■

Continental, un film sans fusil

35 mm / coul. / 103 min / 2007 / fict. / Québec

Réal. et scén. : Stéphane Lafleur
 Image : Sara Mishara
 Mont. : Sophie Leblond
 Prod. : Micro_Scope
 Dist. : Christal Films
 Int. : Gilbert Sicotte, Fanny Mallette, Réal Bossé, Marie-Ginette Guay